

l'on se dirigea vers le Saguenay dont on désirait apercevoir l'entrée avant la nuit. Il fallait simplement traverser le fleuve sur une ligne légèrement inclinée. Cela prit près de quatre heures à un bon steamer qui file à son aise quinze nœuds.

Enfin, après une longue attente, on signala l'embouchure du Saguenay, et tous les voyageurs se précipitèrent sur l'avant pour apercevoir la crevasse qu'une commotion terrestre a faite autrefois dans les montagnes de la côte du nord, et par où s'échappe la rivière à laquelle les indigènes que Cartier y trouva à son arrivée donnaient le nom qui lui a été conservé et qui est certes plus beau que celui de *rivière au démon de trou du diable* ou de *l'ancre au sorcier*, dont l'auraient pu baptiser les premiers Européens qui l'aperçurent. Cela nous amène à faire la réflexion qu'il est malheureux qu'on n'ait pas conservé aux diverses localités leurs premiers noms Indiens comme on l'a fait pour Rimouski, Kamouraska, villages qui n'ont pas ailleurs leurs homonymes et dont les noms ont une agréable sonorité. Hochelaga, Stadacona et Cataragouï sont, à notre goût, préférables aux désignations actuelles de Kingston, qui a plusieurs douzaines d'homonymes même en Amérique, de Montréal et de Québec, qui en ont plusieurs en Europe, si nous ne nous trompons point.

Bien que l'embouchure du Saguenay semblât à quelques pas lorsqu'on l'aperçut, ce ne fut qu'après plusieurs heures de laborieux travail que le bateau à vapeur put pénétrer entre ses rives escarpées, tant le courant qui sort des montagnes est fort et difficile à vaincre.

Au moment où l'*Alliance* entra dans les eaux du Saguenay, il faisait nuit ; mais la lune se levait en arrière du milieu de l'eau, et éclairait les points exposés des rochers qui, encadrés dans de grandes ombres, semblaient autant de villes silencieuses échelonnées sur le flanc des montagnes ou baignant dans les eaux noires de la rivière. L'illusion était complète. On navigua toute la nuit à la seule lumière de la lune, et pour ainsi dire sans pilote ; car, dans cette profonde rivière, on peut laisser courir son vaisseau sans crainte ; en touchant d'une main le rocher de la rive, on peut sonder de l'autre et trouver de 150 à 200 brasses d'eau. Vers les quatre heures du matin, on jeta l'ancre au fond de la baie des Ha-Ha, ainsi nommée parce que les premiers navigateurs qui remontèrent le Saguenay (et ceux qui le remonteraient encore aujourd'hui sans carte ou sans pilote y seraient trompés comme eux) prirent cette baie pour le Saguenay lui-même et s'y enfoncèrent jusqu'à ce qu'arrivés au fond d'une sorte d'impasse sans issue, ils du-

rent revenir sur leurs pas pour reprendre une autre route, après avoir poussé de nombreux ha ! ha !

En cet endroit, les rives s'abaissent vers le bord de l'eau et forment une sorte d'amphithéâtre demi-circulaire, dont les premiers plans sont occupés par des maisons de bois en assez grand nombre, des moulins, des quais chargés de bois fraîchement scié. Deux paroisses bordent la baie des Ha-Ha : l'une, qui s'appelle la Grand'Baie et qui a une chapelle desservie par des missionnaires oblates ; l'autre, St. Alphonse, est déjà considérable et se compose de plus de 200 maisons. Chacun de ces endroits a eu pour noyau un moulin à scies construit par M. Price. Près du village même de la Grand'Baie est le beau moulin neuf, dès aujourd'hui en pleine activité, de M. P. Gingras, junior, de Québec, à l'esprit d'entreprise duquel les Canadiens devront une des premières concurrences faites au colossal exploitateur de ces régions M. Price, que l'on désigne, non sans quelque vérité sous le nom de *roi du Saguenay*, roi, qui, par son *sceptre de bois*, règne aujourd'hui plus tranquille, plus riche et plus puissant sur ses sujets que les monarques de la vieille Europe ne le sont par leur *sceptre d'acier*.

D'après tous les renseignements que nous avons pu prendre sur la qualité du sol et d'après notre propre observation, nous croyons que les terres qui bordent la partie supérieure du Saguenay ont cette essence primitive de fertilité que donne à une terre vierge de culture la quantité considérable de matières végétales qu'y ont accumulées la destruction et la reproduction successive de forêts séculaires. Toutes les terres du Canada ont dû posséder cette fécondité qui peut donner à l'homme presque sans travail, une assez longue suite d'abondantes récoltes, mais qui s'épuise bientôt si l'on n'a recours, à temps, pour la perpétuer à un système judicieux de culture ; si l'on ne rend au sol peu à peu, sous forme d'engrais, de débris animaux ou végétaux, ce qu'on lui enlève chaque année sous la forme de grains, de légumes, de fourrages. Nous ferons remarquer ici que M. Gingras a eu l'heureuse idée de joindre à son exploitation de bois pour le commerce d'exportation une exploitation agricole qui fournira aux hommes qu'il emploie et la nourriture nécessaire et le travail rénovateur des champs, alors que celui des moulins diminuera.

On pourra se faire une idée et de l'extension que prennent les défrichements dans le Saguenay et de la fécondité du sol par le fait suivant que nous avons recueilli sur les lieux-mêmes : le curé de Chicoutimi a reçu, l'an dernier, la valeur de £150 de dîmes en blé ; c'est-à-dire probablement plus qu'aucune des grandes paroisses de la rive sud du district de Québec.

Après avoir donné aux voyageurs le temps de visiter les premiers établissements de la Grand'baie, le capitaine fit lever l'ancre et on repartit pour Chicoutimi, c'est-à-dire pour l'endroit où le Saguenay cesse d'être naviga-